

LE TEMPS

Livres

Roman samedi 28 mars 2015

Marie Sizun à la poursuite de l'enfance perdue

[Jean-Bernard Vuillème](#)



Marie Sizun

(DR)

Dans «La Maison-guerre», la romancière parisienne se met dans la peau d'une fillette qui perçoit par bribes mais avec acuité les bourrasques de la guerre. Venue à l'écriture à 65 ans, Marie Sizun a reçu en 2008 le Grand Prix des lectrices de «Elle» pour «La Femme de l'Allemand» et poursuit depuis une œuvre centrée sur la remémoration dont chaque livre marque

Genre: Roman

Qui ? Marie Sizun

Titre: La Maison-guerre

Chez qui ? Arléa, 268 p.

Marie Sizun est un phénomène littéraire. Paru en 2005, son premier roman, *Le Père de la petite*, révélait une fausse débutante de 65 ans au style accompli plongeant le lecteur dans un univers de remémoration fascinant et profondément humain. Dix ans plus tard, un peu

contrariée par les terribles événements de janvier à Paris, la sortie de son huitième roman s'inscrit, avec ses qualités habituelles, dans une quête obsessionnelle des années de l'enfance perdue et, de manière plus générale, de tout ce qui a été et qui n'est plus.

Dans *La Maison-guerre*, on retrouve, comme dans la plupart des romans de Marie Sizun, une petite fille aimant éperdument une mère fantasque, douce et fragile. La fillette porte le souci du sort de sa mère, une comédienne au statut aléatoire, elle a peur de ne plus la revoir, de la perdre et par conséquent d'être abandonnée. Elle n'a jamais vu son père, emprisonné en Allemagne dès le début de la Seconde Guerre mondiale. Vivant seule avec son enfant, célibataire, la mère emmène sa fillette chez des parents du père, qu'elle connaît à peine. Marie s'installe ainsi dans une grande maison campagnarde où elle vit recluse en compagnie de vieilles personnes, deux tantes, un oncle, une ancienne actrice très âgée, ainsi qu'une cuisinière, une domestique et un jardinier.

Un huis clos

La première partie du roman constitue un huis clos dans cette maison où jamais personne ne vient, sauf la mère de la fillette, de très brèves apparitions ne faisant que renforcer sa solitude et son inquiétude. Elle vit dans l'attente de sa mère et de ses rares missives. Usant d'un «tu» de remémoration, l'auteure plonge dans l'univers tel que le perçoit la fillette entourée de sollicitude, de pitié même, mais toujours tenue dans l'ignorance des événements.

Le récit avance lentement, de manière un peu lancinante, avant d'emporter dans ses fascinantes arabesques mnésiques. Ne sachant rien, glanant quelques phrases venues de la radio, ou tombées des lèvres des habitants de la maison-guerre, la fillette vit l'actualité du monde par ce tout petit bout de la lorgnette. Elle n'en comprend pas moins l'essentiel et perçoit, de manière aussi intense que confuse, dans quel précipice l'humanité s'enfonce. Outre la guerre, un danger particulier menace sa mère, et par conséquent elle-même: elle est juive. Ses antennes captent aussi l'antisémitisme rampant, jusque dans la maison qui la protège.

Dernier rempart

Dès la Libération, après le retour du père, le ton change, et le «je» d'un narrateur d'un âge déjà avancé reprend le fil du récit soudain objectivé, plus froid, plus factuel, mais ne démentant pas les intuitions de la fillette. Absente à jamais, probablement morte à Auschwitz, la mère n'en demeure pas moins vivante pour sa fille. Seule survivante parmi tous les personnages apparus dans la maison-mère, cette narratrice est campée en dernier rempart contre l'absurdité de l'oubli, de tout ce qui n'est plus mais continue à vibrer en elle. «Quand je jette un regard rétrospectif sur mon existence, constate-t-elle, c'est l'importance disproportionnée occupée dans ma mémoire par les années d'enfance – et singulièrement celles passées à la maison-guerre – qui me frappe.»

De livre en livre, Marie Sizun propose des variations narratives autour du triangle fille, mère et père, presque toujours en temps de guerre ou durant les années de l'immédiat après-guerre. La figure maternelle présente chaque fois le même profil, alors que la figure du père, insaisissable, plus ou moins aimable, joue tour à tour le rôle du protecteur, de l'intrus ou encore de celui qui n'arrive jamais. Il y a dans cette quête quelque chose de puissant et de pathétique qui fait de chaque livre de Marie Sizun une expérience marquante.